

Un beau voyage au pays d'« Andreas »

LE MONDE | 07.07.2015 à 10h36 • Mis à jour le 07.07.2015 à 10h53 | Par **Brigitte Salino** (journaliste@brigitte-salino.fr)
(Avignon, envoyée spéciale)



Nathalie Richard et Thierry Raynaud dans "Andreas," écrit par August Strindberg et dirigé par Jonathan Châtel, le 3 juillet à Avignon. ANNE-CHRISTINE POUJOLAT/AFP

Il est rare qu'une pièce du XIX^e siècle commence à un coin de rue. C'est le cas du *Chemin de Damas*, qu'August Strindberg a commencé à écrire en 1898, à un moment où il traversait une grave crise. Il avait quitté la Suède pour la France et renoncé au théâtre, auquel il ne croyait plus, pour se livrer à des expériences d'alchimie. Ses amours allaient mal, la folie le guettait, il vivait un enfer, qu'il a relaté dans un récit autobiographique, *Inferno*. *Le Chemin de Damas* arrive juste après. C'est une très longue trilogie, dans laquelle les metteurs en scène piochent la matière d'un spectacle. Jonathan Châtel s'est intéressé à la première partie, qu'il a traduite et adaptée sous le titre d'*Andreas*. Et c'est beau comme une rencontre fortuite, dans un pays lointain.

Ce pays, à Avignon, s'habille de la nuit dans le cloître des Célestins, avec ses deux platanes qui trouent le plateau, et ses arches de pierre qu'on ne verra pas, sinon à la fin. Jonathan Châtel les masque par un grand mur en inox dont des pans s'ouvrent et se ferment, comme des portes entre deux mondes. Devant, des éléments de bois sont posés sur le sol, comme s'ils attendaient d'être assemblés pour bâtir une maison. La lumière qui les éclaire est jaune, comme le soufre. Elle attire le regard, parce qu'on ne voit pas souvent un tel jaune, au théâtre. Il fait rêver, il intrigue, parfois il inquiète, comme tout le spectacle, dont il est l'exact habit de lumière.

Marie-Christine Soma en est l'auteur. Avec Gaspard Pinta, pour le décor, et Etienne Bonhomme, pour la musique, elle forme une équipe qui sert au mieux la mise en scène de Jonathan Châtel. Ce Franco-Norvégien de 36 ans s'est fait connaître avec *Petit Eyolf*, d'Ibsen, qui témoignait d'une cruelle délicatesse. On retrouve cette qualité dans *Andreas*.

Histoire d'amour rédemptrice

Le personnage central est un homme, L'Inconnu. Il est écrivain, il avait une femme et une fille, mais il a tout perdu, par orgueil. Le voilà dans une ville étrangère, où il rencontre une femme, La Dame. A un coin de rue. Entre eux se noue une histoire d'amour, dont l'enjeu est un combat : réparer l'homme détruit. « *Je n'arrive pas à dire : "Je veux vivre"* », dit L'Inconnu. Tout en lui se mêle, comme tout se mêlait chez Strindberg, mais ce qui est étonnant, c'est la simplicité avec laquelle l'auteur le raconte et Jonathan Châtel l'adapte.

On se croirait dans un conte, avec *Andreas*. A cause de cette simplicité, justement, qui parfois atteint à la naïveté. Mais, comme dans les contes, ces deux qualités sont les arbres masquant la forêt. Elles rendent plus âpre l'histoire, et plus profond le gouffre de l'interprétation. Au fur et à mesure, on se rend compte que L'Inconnu n'est pas un, mais multiple, et qu'il se trouve une part de lui en chacun de ceux qu'il croise : Le Mendiant amnésique, Le Médecin qui s'occupe des fous, La Dame, La Mère, La Fille, La Religieuse, Le Vieillard, tous appartenant de près ou de loin à celui qu'il a été, et sera, s'il arrive au bout du chemin de la réconciliation. Un long chemin, bien sûr, comme celui de Paul vers la conversion. Mais, à la différence de l'apôtre, L'Inconnu ne découvre pas une vérité : il pèle les peaux de ses vérités, une à une.

Un moment très troublant

Au cloître des Célestins, chacun peut suivre *Andreas* comme il l'entend : simple et tenue, la mise en scène de Jonathan Châtel laisse ouvertes les portes de l'entendement. Trois des quatre comédiens se partagent plusieurs rôles : Le Médecin, Le Mendiant et Le Vieillard pour Pierre Baux, La Fille et La Religieuse pour Pauline Acquart, La Dame et La Mère pour Nathalie Richard. Quant à L'Inconnu, c'est Thierry Raynaud qui le joue, seul. Il est grand, filiforme, avec un regard noir qui contraste avec ses gestes : des chimères apeurées, à l'image de son jeu, sur le fil d'un désir impossible. Nathalie Richard, avec qui il partage le plus souvent le plateau, est magnifique. Elle a une présence très particulière, qui tient à sa

beauté et plus encore à une façon d'être là et en même temps ailleurs : son regard semble percevoir ce que les autres ne voient pas, à travers les miroirs de l'illusion. Grâce à elle, et aux autres comédiens, on passe un moment très troublant : où est-on, dans la nuit chaude d'Avignon ? Sur quel rivage de l'existence ? Dans quel naufrage de l'être ? En chemin vers quel apaisement ? On ne le sait pas, mais une chose est sûre : on sort d'*Andreas* rasséréné d'avoir été là, dans le secret de secrets que l'on emporte avec soi, comme un viatique, dans le voyage du festival, et de la vie.

Andreas, d'après « Le Chemin de Damas », de Strindberg. Adaptation, traduction et mise en scène : Jonathan Châtel. Avec Pauline Acquart, Pierre Baux, Thierry Raynaud, Nathalie Richard. Cloître des Célestins, à 22 heures. Tél. : 04-90-14-14-14. De 10 € à 28 €. Durée : 1 h 40. Jusqu'au 11 juillet. Le spectacle sera repris, dans le cadre du Festival d'automne, du 25 septembre au 15 octobre au Théâtre de la Commune d'Aubervilliers (Seine Saint-Denis).
